

MORRIS.—The Hudson's Bay territories, a lecture, 57 p., in-8, Lovell.

Québec, juin et juillet 1859.

LA RUE.—Du Suicide, thèse pour le doctorat en médecine, présentée et soutenue, le 15 juin 1859, à l'Université Laval, par F. A. H. LaRue, licencié en médecine, 128 p., in-8, St. Michel et Darveau.

TACHÉ.—Notice historiographique sur la fête célébrée à Québec, le 16 juin 1859, jour du deux-centième anniversaire de l'arrivée de Monseigneur de Montmorency-Laval en Canada, publiée avec l'autorisation de M. l'abbé L. J. Casault, Recteur de l'Université, par J. C. Taché, ancien élève du Séminaire de Québec et Chevalier de la Légion d'Honneur, 72 pages, in-8, J. T. Brousseau.

### Petite Revue Mensuelle.

La guerre italienne a, depuis notre dernier compte-rendu, pris des proportions gigantesques. Les combats de Frassinetto, de Montebello, de Palestro, et de Marignan, entre quelques divisions des armées autrichiennes et alliées, et même la grande bataille de Magenta perdent de leur importance, si on les compare à la lutte terrible dont le village à jamais célèbre de Solferino et ses alentours viennent d'être le théâtre. Cette bataille, une des plus meurtrières qui aient jamais été livrées, laisse presque dans l'ombre les hécatombes humaines dont il est fait mention dans les annales du premier empire français. Ses détails, que nous ne connaissons encore qu'en partie, sont émouvants.

Battus sur tous les points, les Autrichiens, chassés par les bayonnettes françaises et sardes, avaient, après l'affaire de Magenta, évacué Milan et s'étaient repliés avec précipitation sur le Mincio. La distance ainsi franchie par leur armée en quelques jours seulement est considérable, elle est de plus de quatre-vingts lieues. Mais quelque rapide que fut leur retraite, ils étaient suivis de près et sans cesse harcelés par leurs ennemis, dont l'ardeur s'accroissait encore des succès qu'ils venaient d'obtenir. Les renforts nombreux que François-Joseph put recevoir de Vérone lui permirent de réorganiser ses troupes démoralisées et de reprendre l'offensive. La défaite de Giulay à Magenta, pouvait être rachetée par une victoire, et, comptant sur le nombre de ses troupes, il se décida à offrir la bataille. Les alliés, on le comprend, ne balancèrent pas à l'accepter.

Le 23 juin, les Autrichiens se portèrent sur la petite ville de Castiglione et s'arrêtèrent à un mille environ des premières lignes françaises. Leurs mouvements, opérés dans le plus grand silence, firent croire qu'ils avaient dessein d'envelopper la ville; mais il n'en fut rien cependant. A 5 heures du matin, le 24, on entendit les premières détonations de l'artillerie, signal de l'attaque. Le centre autrichien s'étendait vers l'extrémité des collines qui s'élevaient à l'est de Castiglione; leur droite se déployait le long des mêmes éminences en se rapprochant de cette place, et leur gauche se massait dans la plaine, vers le sud, à l'endroit où cessent les hauteurs. Sur ces élévations se trouvent deux villages, qu'occupaient les Autrichiens, et une vieille tour très haute d'où la vue embrasse tout le pays environnant. Comme à Magenta, l'armée autrichienne prenait, en se développant, la forme d'un croissant long d'à peu près quinze milles.

Le 1er corps d'armée, sous les ordres du général Baraguay-d'Hilliers, engagea la bataille devant Solferino. Les hauteurs sur lesquelles est placé le village furent emportées à la suite d'une lutte obstinée. Durant l'action, le 2d corps, commandé par le général McMahon, combina ses mouvements de façon à se joindre à celui du général Niel, qui se portait sur Médole. L'empereur avait pris le commandement de toute l'armée. Sa Majesté ordonna à l'infanterie et à l'artillerie de la garde de prendre position entre le 1er et le 2d corps et de s'emparer de San-Cassiano. Pour renforcer la droite du général McMahon, qui ne pouvait compter sur l'appui du général Niel à cause de la distance qui les séparait, Napoléon ordonna également à toute la cavalerie de sa garde et aux deux divisions de cavalerie du 1er et du 2nd corps d'occuper l'espace qui se trouvait vacant entre le 2d et le 4e corps d'armée. Le maréchal Canrobert devait, de son côté, surveiller les mouvements des Autrichiens venant de Mantoue.

L'armée impériale combattit tout le jour. Elle avançait lentement, mais en bon ordre, chaque corps combinant ses mouvements avec ceux des autres parties de l'armée.

Une fois maîtres de Solferino, les Français s'emparèrent successivement de toutes les positions occupées par les Autrichiens dans la direction de Pozzologno. San Cassiano et Cavriana tombèrent au pouvoir de la garde. Ce dernier village fut enlevé à la bayonnette sous les yeux de l'empereur, qui dirigeait en personne le feu de l'artillerie. Vers 4 heures de l'après-midi, les Autrichiens, dans le but de protéger leur retraite, firent un dernier effort pour pénétrer entre le 4e et le 2d corps. Il s'en suivit un combat violent auquel prirent part l'artillerie et l'infanterie. La cavalerie exécuta plusieurs charges qui décidèrent du succès de cette grande journée. Refoulés de tous côtés, les Autrichiens commencèrent à opérer leur retraite sur toute leur ligne.

Vers 5 heures, un violent orage, accompagné de tonnerre et de grêle, favorisa leurs mouvements rétrogrades. Le champ de bataille disparut quelque temps dans la tempête. Quand la colère des éléments se fut apaisée, les Autrichiens étaient en pleine retraite. L'empereur d'Autriche, qui avait habité, à Cavriana, le matin, la maison où Napoléon

installait, dans l'après-midi, son quartier général, avait quitté son armée dès 4 heures pour se rendre à Goito.

L'empereur Napoléon a fait preuve de la plus grande bravoure et courut plusieurs fois de grands dangers.

A 9 heures et demie, tout était terminé. 450,000 hommes avaient pris part à la bataille. La perte des alliés s'éleva à près de 10,000 hommes; celle des Autrichiens est énorme: on en porte le chiffre à 24,000. La victoire a été complète; mais elle a été chèrement payée. Jamais on ne vit acharnement pareil; jamais non plus la vaillance française ne brilla de plus d'éclat. Le stoïcisme avec lequel les soldats de cette nation envisagent et reçoivent la mort rappelle les temps héroïques de la Grèce et de Rome.

Un témoin raconte ainsi quelques-unes des scènes douloureuses qui se sont passées sous ses yeux durant et après l'action. Je vis, dit-il, toutes les blessures qu'il soit possible d'infirmer au corps humain. Les hommes, qui pouvaient encore marcher, suivaient les voitures chargées de leurs camarades plus maltraités qu'eux par l'ennemi. Il s'en trouvait quelques-uns dont le visage, haché de coups de sabre, était noirci de poudre et de sang; d'autres dont les bras, rompus par la balle, pendaient le long de leurs flancs. Des soldats avaient eux-mêmes bandé leurs blessures, et, pour que le contact de leurs vêtements ne les envenimât pas, ils s'en étaient dépouillés en partie. J'en remarquai un qui marchait d'un pas ferme et résolu. Il était nu jusqu'à la ceinture. Une balle lui avait percé le côté; un affreux sillon rouge marquait sa joue; il avait, en outre, sur le derrière de l'épaule, une plaie profonde faite par la bayonnette. La plupart des blessés qui se rendaient ainsi aux ambulances avaient le regard sévère, conversaient peu entre eux, quoiqu'ils cheminaient deux à deux, et il y en avait peu cependant qui portassent sur leur figure l'empreinte de la douleur.

Ceux qui ne pouvaient faire usage de leurs jambes étaient portés sur des litières, dans des charriots ou sur des brancards recouverts de matelas. Mais il n'y avait que les officiers qui fussent transportés de la sorte, et presque tous étaient si gravement blessés que leur guérison est impossible. Il s'en trouvait un dont les deux jambes avaient été coupées par un boulet; et un autre avait reçu une balle dans la cuisse et paraissait horriblement souffrir. Plusieurs de ceux qui avaient été frappés aux jambes étaient assis dans des sièges attachés de chaque côté des mulets. Un grand nombre de ceux que l'on conduisait ainsi ou qui, pour marcher, étaient supportés par des soldats, semblaient presque mourants.

Mais ce spectacle, toujours de nature à émouvoir, n'est rien au prix de celui qu'offrait, sans doute, le champ de bataille. Avec les terribles moyens de destruction que possèdent les armées, la boucherie humaine a dû être affreuse.

Disons maintenant un mot des quatre grandes forteresses qui forment ce qu'on appelle le quadrilatère autrichien :

Déjà très importantes, au point de vue stratégique, par leur position naturelle, elles ont été entourées de défenses formidables. Mantoue, la première d'entre elles, est réputée la ville la plus forte de l'Italie. Elle s'élève sur une île, dans le Mincio, au milieu de marécages et de rizières, qui en rendent le séjour dangereux, durant l'été, à cause des fièvres malignes qui y règnent et qui la protègent, en quelque sorte, contre une armée qui se hâterait à en faire le siège. Elle est tellement insalubre que les commandants autrichiens n'y envoient qu'avec répugnance les régiments qui sont les plus rebelles à la discipline.

Mantoue fut fondée par les Etrusques, 1100 ans ou moins avant J.-C. Les Romains la leur enlevèrent dans la suite des temps et elle a fait partie de leur empire jusqu'à l'époque de son démembrement par les barbares. Dans ces jours de malheur, elle fut mise à sec par les Huns, qui s'en étaient rendus maîtres et à qui l'enlevèrent les Lombards. Des mains de ces derniers elle passa dans celles de l'Étrurie de Ravenne. Charlemagne lui donna sa première ceinture de remparts. Au XIe siècle elle appartenait à la famille de Canossa, seigneurs suzerains de Ferrare, de Modène et de Reggio. Indépendante durant une partie du siècle suivant, elle subit dans le XIIIe, le XIVe et le XVe siècles, le joug de différents maîtres, et elle finit, à la mort de son dernier duc, arrivée en 1708, par tomber au pouvoir des empereurs d'Autriche, qui l'annexèrent définitivement à leurs domaines. Depuis qu'ils la possèdent, ils ont mis en œuvre toutes les ressources de l'art pour la rendre imprenable. Les chemins qui conduisent à la ville, à travers les marais qui l'environnent, peuvent être coupés et ses alentours submergés, à la volonté de ses maîtres. Des forts détachés en protègent de plus les approches. La population est aujourd'hui de 30,000 âmes. Mantoue fut prise en 1796 par les Français, commandés par Bonaparte. Son territoire fut alors annexé à la France et fut appelé le département de Mincio, dont elle devint le chef-lieu. L'Autriche la recouvra en 1814 et l'a toujours gardée depuis. C'est dans les prisons de cette ville que fut longtemps détenu l'infortuné Orsini, qui tenta d'assassiner l'empereur Napoléon III, et dont la vie aventureuse devait, à la suite de ce forfait, se terminer sur l'échafaud.

Peschiera, qui se dresse à l'angle nord-ouest du quadrilatère, n'est rien qu'une forteresse et son histoire ne remonte pas bien haut. Napoléon 1er l'entoura de fortifications; les Autrichiens y ajoutèrent de nombreux travaux, qui mirent cette place en état de résister aux assauts que lui donna l'armée piémontaise, dirigée par son roi Charles-Albert. Ce qui fait l'importance de Peschiera, c'est qu'elle est en quelque sorte la clef du lac de Garde, la plus grande étendue d'eau de l'Italie. Les flottilles autrichiennes qui sillonnent le lac en tout sens sortent de Peschiera et il